

Histoire des marchés toulousains, pour en savoir plus

Depuis l'Antiquité, Toulouse a dédié des espaces publics au commerce. Au gré des mutations de la société et de la ville, ces lieux se sont transformés, déplacés. Aujourd'hui, chacun a son histoire à offrir.

- Le marché des Carmes

Architecture

Le marché des Carmes a été inauguré le 23 décembre 1966. Il mêle trois fonctions : un marché, un parking, et un immeuble de bureaux. La forme du bâtiment est définie par la juxtaposition de deux figures géométriques : un cylindre (le marché parking) et un parallélépipède (l'immeuble de bureau).

Le tambour formé par le parking est une spirale, qui s'enroule autour d'un noyau central creux. Son ossature est en béton armé : des poutres, poutrelles et poteaux soutiennent les dalles d'un niveau sur l'autre. Un sous-sol de 3 000 mètres carrés est destiné au dépôt des marchandises et au stationnement des véhicules utilitaires des commerçants.

L'immeuble de bureaux compte six étages. Il est directement relié au parking par des escaliers. Sa façade de verre est dissimulée derrière un brise-soleil. Cet élément en aluminium formant un motif géométrique est une seconde proposition de l'équipe Candilis qui s'était vu refuser par la commission des Monuments et des Sites le simple mur rideau initialement projeté. Cette modification a été demandée dans un souci d'intégration du bâtiment dans un quartier historique de la ville. Les élévations latérales sont, quant à elles, recouvertes de briquettes rouges.

Ce type d'édifices est caractéristique des années 1960, moment où les politiques tentent de faire face à l'invasion de la voiture, en contrôlant la circulation et le stationnement dans la ville. L'association de deux ou trois fonctions permettait de rationaliser l'espace très compté dans les centres anciens.

Le projet est lancé en 1961 par la municipalité. L'équipe Candilis-Josic-Woods est choisie pour concevoir et réaliser le marché. Ces architectes de renommée internationale étaient alors en charge d'un projet révolutionnaire à Toulouse, la réalisation de la Z.U.P. de Toulouse-Le Mirail. Elèves de Le Corbusier, ils ont travaillé à ses côtés sur le chantier de la cité radieuse de Marseille. Leur œuvre reste attachée à l'idée de loger le plus grand nombre. Ils tentent de proposer des solutions pour régler le problème de l'insertion du neuf dans le tissu historique ancien.

Plutôt spécialistes de l'habitat collectif, ils ont tout de même été choisis pour la réalisation du marché des Carmes. Leur style se reconnaît dans l'architecture du marché notamment par l'emboîtement de volumes géométriques, qu'ils affectionnent particulièrement. Ils respectent également ici leur ambition en tant qu'architecte : créer des lieux de vie et de rencontres. Très controversée, l'équipe Candilis est cependant l'une des plus originales de la grande vague de constructions sociales des années 1960. A l'image de la carrière de ces architectes, l'inauguration du marché en 1966 est houleuse. Selon des témoignages, des tomates sont jetées à la tête des officiels en signe de mécontentement.

En 1999, une campagne de réhabilitation est mise en route pour relancer l'activité commerciale en perte de vitesse. Elle concerne la restructuration du rez-de-chaussée et du sous-sol. Le marché est ouvert sur l'extérieur par l'intermédiaire de larges baies vitrées, présentant ainsi directement les étalages des fruits et légumes à la vue des passants. La forme du bâtiment est régularisée en inscrivant le

tambour du parking dans un carré. Des espaces sont ainsi récupérés pour le marché et des boutiques ouvertes sur la rue. Une marquise installée autour de l'édifice fait le lien entre l'intérieur et l'esplanade et permet de redonner au marché une identité à part entière en se démarquant du parking.

Histoire

Depuis le XIII^e siècle, la place était occupée par le couvent des Carmes, qui donna son nom à la place. Les bâtiments deviennent biens nationaux à la Révolution. En 1807, la ville est autorisée à acheter les terrains et les bâtiments des Carmes. Une promenade ombragée de tilleuls est réalisée et en 1813, le marché aux herbes s'installe sur la place. Les marchands y établissent des baraques en bois qui deviennent vite insalubres et rendent le lieu mal famé. Très vite, la municipalité cherche à les remplacer par un marché couvert.

Après plusieurs projets avortés, le maire Ournac, élu en 1889, ouvre un concours pour la construction d'une halle couverte sur les places des Carmes et Victor-Hugo, ainsi que l'établissement d'un marché de quartier composé de deux « hallettes » métalliques sur la place Roguet. Les travaux débutent aux Carmes en 1890. L'architecte Galinier conçoit un édifice de plan octogonal reposant sur une structure métallique. Il intègre dans ce marché toutes les conditions d'hygiène et de confort. Le choix d'un plan octogonal, peu courant pour les marchés, montre l'originalité de l'architecte et sa maîtrise de l'architecture métallique.

Les travaux avancent lentement et Galinier est écarté du projet. Charles Cavé va prendre sa suite et réalise un marché respectant la forme octogonale prévue initialement, surmontée d'une coupole ornée de lucarnes et vitrée dans sa partie basse. L'ossature métallique est supportée par des colonnes en fonte ou en fer. Une marquise mettant à l'abri les marchands à l'extérieur fait le tour du marché. Ce marché aux accents orientalistes était richement décoré de panneaux en terre cuite représentant des fleurs, des cabochons, qui se trouvaient en frise autour des portes, sur les piliers, sous les chêneaux, les chapiteaux, les frontons. Le tout composant un décor très coloré dont le contraste avec le gris du fer et du zinc devait être saisissant. Une plus grande sobriété régnait à l'intérieur.

Peu à peu la construction se dégrade, les réparations se font au coup par coup. Cette situation conduit à rendre dangereuse la fréquentation du marché : en 1949, un chapiteau en fonte de 50 kg tombe d'une hauteur de 6 mètres sur le trottoir « aux pieds des marchandes de légumes ». Le vieux marché des Carmes est finalement détruit entre 1963 et 1964.

La place des Carmes accueille donc un marché seulement depuis le XIX^e siècle. A deux pas d'ici, la place Esquirol, sur laquelle ne se déroule aujourd'hui aucun marché, est pourtant le lieu le plus ancien de Toulouse à avoir été destinée au commerce.

Esquirol ou la naissance du marché à Toulouse

Les prémices

Les cités de l'Empire romain possèdent des espaces dévolus au commerce, se confondant souvent avec le forum. Ces larges esplanades bordées de colonnes et de portiques sont les véritables ancêtres des marchés de France et d'Europe, le mot forum est d'ailleurs à l'origine du mot foire. Dans le cas de Toulouse, cet espace était situé au niveau de l'actuelle place Esquirol, au centre de la ville antique. A cette époque la place du Capitole n'existait pas encore, elle est d'ailleurs construite sur une portion du rempart qui protégeait la cité.

Dès l'Antiquité, les autorités, soucieuses de l'ordre public et du bon approvisionnement, interviennent dans le domaine du commerce. Les marchés sont alors les seuls moyens d'approvisionnement des cités. De leur bon fonctionnement dépendait la tranquillité publique. Aujourd'hui, la municipalité exerce encore un contrôle sur les marchés.

La halle de la pierre

A partir de la période médiévale, les préoccupations des autorités vont se matérialiser par la construction de halles, qui tiennent autant de lieu de stockage que de lieu de vente. A Toulouse, en 1203, les capitouls installent à Esquirol une halle aux grains. **A compter de cette période et durant plus de sept cents ans, le marché se déroulera trois fois par semaine les lundis, mercredis et vendredis.** La halle sert principalement au commerce du grain, à la base de l'alimentation, mais propose également à la vente des fruits et de la boucherie. Localisée dans l'angle nord ouest de la place Esquirol, elle est composée d'une charpente de bois reposant sur des piliers de bois et de brique. Communément appelée halle de la pierre, il est possible qu'elle doive son nom à l'outil qui servait à mesurer les grains, qui était appelé « mesure » ou « pierre ». **De nombreux travaux de réfection sont entrepris au cours des siècles.** La façade principale de la halle s'ouvrant sur la rue des Changes est reconstruite à partir de 1730.

Au début du XIX^e siècle, la halle abrite toujours les mesures à grains à l'arrière du marché et accueille des bouchers et des tripiers. Mais elle reste enserrée dans le tissu urbain, qui l'oblige à conserver une taille modeste. La proximité du marché avec les habitations et la décrépitude des installations entraînent le mécontentement du voisinage, qui se plaint souvent. Les lieux sont très encombrés et l'hygiène est mise à mal notamment au moment de la vente des céréales durant laquelle les sacs de grains envahissent la chaussée, gênent le passage et attirent les rongeurs. La halle est finalement démolie en 1862. La construction de deux nouveaux édifices va découler de cette destruction : la halle aux grains (place Dupuy, accueille aujourd'hui les concerts de l'Orchestre du Capitole), et un marché couvert, sur l'actuelle place Esquirol.

Le chantier du marché dure deux ans, de 1863 à 1865. André Denat, architecte de la ville, construit la première halle métallique de Toulouse, symbole de la modernité, à l'instar du modèle parisien.

La halle s'ordonne autour de deux pavillons distincts reliés par un passage couvert facilitant la distribution et l'aération des salles. Le premier est occupé par les bouchers, charcutiers, « chevrotiers », tripiers, les marchands de volailles mortes, d'oies fraîches, de fromage, de beurre, de gibier et de truffes. Un autre contenant des bassins est destiné à accueillir les marchands de poisson et de coquillages. L'aqueduc d'écoulement des eaux assurant la fraîcheur des produits de la mer n'étant pas réalisé, ce pavillon n'a jamais pu fonctionner.

A peine terminé, cet édifice devient un enjeu politique au sein de la municipalité, car son emplacement se situe à partir de 1864 sur le tracé de la percée allant du Pont-Neuf au musée des Augustins. Sa destruction est décidée en 1892, soit 29 ans seulement après la pose de la première pierre. Après son démontage, la ville de Lourdes l'achète et la remonte place du Champ-Commun.

Le blé, et plus largement les céréales, occupent une place centrale dans l'approvisionnement des cités médiévales, mais bien d'autres marchandises s'échangent dans les marchés couverts et de plein vent, très nombreux dans la France méridionale. Toutefois, pour des raisons de commodité ou d'hygiène certains types de produits (blé, tissus, viande, poissons...) vont être vendus à part, souvent dans un édifice dédié. Une halle destinée à la vente des poissons est ainsi créée à Toulouse en 1351 rue des Bancs-Majours (au niveau du n° 14 de la rue Saint-Rome) qui sera déplacée près du pont Neuf en 1552.

- Descente de la halle aux poissons

La halle aux poissons est installée à proximité de la Garonne pour des raisons d'hygiène. Même disparue, sa présence est perceptible ne serait-ce que dans le nom de la descente de la halle aux poissons. On peut y admirer quatre arches de briques qui sont les derniers vestiges, encore visibles aujourd'hui à Toulouse, d'un marché couvert d'Ancien Régime.

Une maison est achetée près du Pont Vieux en 1551 pour établir la nouvelle halle. Le nouveau marché se compose de deux parties : le logis donnant sur la place du Pont-Vieux et la halle proprement dite dont la construction est achevée en 1552. La zone va connaître de nombreux bouleversements liés à la construction du Pont-Neuf. La halle est ainsi entièrement reconstruite en 1610. Un îlot entier lui est ensuite attribué au milieu du XVII^e siècle.

Pendant plusieurs décennies le bâtiment va connaître des travaux et aménagements. En 1758, il est le théâtre d'un drame : une partie de la toiture s'effondre en plein marché, un homme meurt et plusieurs sont blessés. Finalement un an plus tard le nouvel édifice est achevé et le marché rétabli. Un portail monumental surmonté d'un fronton triangulaire orne désormais l'entrée du passage menant au marché. L'arc de plein cintre est orné d'un visage sculpté couronné de roseaux représentant une divinité aquatique.

Nous connaissons l'aspect de la halle aux poissons au milieu du XIX^e siècle. Elle est accessible par le passage couvert, qui correspond aujourd'hui à la rue et lui donne cette étroitesse. A l'entrée se trouvait le portail monumental.

A droite une arcade ouvrait sur la salle de vente. Il s'agissait d'une pièce rectangulaire de 400 mètres carrés environ et d'une hauteur de 4,5 mètres. Elle abritait le marché au détail des poissons d'eau douce et de rivière, ainsi que le marché au détail et au gros du poisson de mer. Quatre arcades à demi-fermées et closes en partie haute par des grilles percent encore le mur qui longe le passage couvert.

Cet édifice, plusieurs fois réaménagé, va donc être utilisé tout au long du XIX^e siècle, et ce malgré les protestations des marchands qui trouvent l'endroit délabré, trop à l'écart, et des riverains qui sont incommodés par les mauvaises odeurs. Tout le monde s'accorde pour trouver cet équipement quasi-insalubre. A la fin du siècle, les autorités municipales ouvrent un concours pour la construction de marchés couverts à Toulouse. Celui situé à Victor Hugo doit accueillir, entre autre, la vente du poisson. La halle est désaffectée le 1^{er} juin 1892, date de l'ouverture du marché Victor-Hugo.

- Le Pont-Neuf

La halle aux poissons et le pont

L'histoire de la halle aux poissons est liée à celle des aménagements autour de la Garonne. Malgré son nom, le Pont-Neuf est le plus vieux pont de Toulouse traversant la Garonne, et certainement un de ses plus impressionnant ouvrage d'art. La première pierre est posée en grande pompe le 8 janvier 1544. Sa construction dura plus d'un siècle. Le plan de la halle est plusieurs fois modifié en raison du dégagement d'une place aux abords du pont. Ainsi, en 1603, les travaux de surélévation du sol et de nivellement engendrent des démolitions qui emportent une partie de la halle. La place du pont est aménagée dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Bien qu'elle soit en grande partie détruite, il en reste des vestiges, notamment du côté de la halle aux poissons.

L'île de Tounis est rattachée à la ville par la construction du quai du même nom dans les années 1850. Auparavant, de nombreux pêcheurs y résidaient, ce qui explique qu'elle était reliée à la halle aux poissons grâce à un pont de bois. Mais la pêche n'était pas la seule activité industrielle développée sur l'île. Le nord de l'île était affecté aux tueurs de bestiaux dès le XIII^e siècle, sans doute pour éloigner de la ville une activité malodorante. Les abattoirs publics y restent jusqu'en 1835, date de leur transfert à Saint-Cyprien. L'île accueille également plusieurs ports, comme le port Saint-Antoine, où arrive le bois dont Toulouse a besoin, qui sera ensuite vendu sur les marchés, comme à Victor Hugo.

Le commerce et la Garonne

Le pont est un endroit stratégique pour le commerce. Beaucoup de denrées transitent par ici. En effet, il est le lien entre Toulouse, les Pyrénées et la Gascogne. De plus, des ports sont aménagés le long de la Garonne pour permettre de décharger les marchandises, qui seront ensuite vendues sur les marchés. C'est un lieu d'échanges et de commerce, qui offre également un espace permettant d'accueillir des marchés de plein-vent. Ainsi, la place du Pont a plusieurs destinations : la vente de la morue trempée et du poisson salé trempé, mais également le bois à brûler entrant par les portes de Muret ou de Saint-Cyprien ; et de surcroît, les lundis, mercredis et vendredis, la friperie et la vieille ferraille. Des marchandes de fruits et légumes s'installent également sur le pont au début du XX^e siècle, comme l'illustrent les cartes postales.

Plusieurs ports, notamment celui de la Daurade, permettent également de décharger les marchandises qui arrivent par voie fluviale. La place accueille depuis le XVI^e siècle l'un des plus importants marché de la ville. Le port de la Daurade a l'aspect qu'on lui connaît depuis le XVIII^e siècle, lors de l'aménagement des quais. Il fournit à cette époque la volaille et le gibier de toute espèce les lundis, mercredis et vendredis.

Le passage vers Saint-Cyprien était au départ assuré par le pont vieux et le pont de la Daurade, dont il reste une arche au niveau de l'hôpital. Ce pont a été démoli entre le milieu du XVII^e siècle et le début du XVIII^e. En 1734, seule l'arche côté Saint-Cyprien reste debout. Le directeur de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques obtient alors l'autorisation de démolir la tour qui surmontait le premier pilier pour dégager une esplanade qui servirait à la promenade des malades convalescents.

- La place Olivier (ancienne place du Chairedon)

Situé sur la rive gauche de la Garonne, le quartier Saint-Cyprien se trouve éloigné du centre de la ville et en est séparé par le fleuve. L'éloignement du quartier et l'augmentation du nombre d'habitants au XIX^e siècle poussent la municipalité à y installer un marché. Au XIX^e siècle, un marché destiné à la vente du bois à brûler est établi ici. La première mention connue d'un projet de marché couvert permettant de desservir ce faubourg date de 1856. Le projet est imaginé par l'architecte Jacques-Jean Esquié qui prévoit de le construire sur cette place. La même idée est reprise en 1859, lorsque la municipalité se lance dans la construction d'un nouveau marché couvert place Esquirol et d'une halle aux grains place Dupuy. Le marché imaginé prend la forme d'un seul pavillon de forme circulaire. Le projet n'est pas réalisé par manque de moyens.

- Les hallettes Saint-Cyprien

Suite aux pétitions envoyées par les habitants à la municipalité dans les années 1840, un marché aux bestiaux est installé au niveau des allées Charles-de-Fitte. Depuis la construction des abattoirs au début des années 1830, cette demande semblait d'ailleurs légitime. Ce marché déclinera dans les années 1960, suite à l'industrialisation et à l'apparition des techniques de conservation et de transport par le froid. Les grands centres sont dès lors approvisionnés avec des animaux déjà abattus, sous forme de carcasses réfrigérés.

En 1889, le maire Ournac est à l'origine du projet de construction de trois marchés couverts, qui sera réalisé. Il concerne Victor Hugo, les Carmes et Saint-Cyprien. Joseph Galinier, l'architecte de la ville, est chargé d'en réaliser les plans. Il imagine pour Saint-Cyprien deux hallettes métalliques de 400 m² chacune, de part et d'autre de l'avenue Etienne-Billières, soit à l'extérieur des remparts dont la porte datant de 1788 est encore visible. Il est ensuite poussé à la démission, et un nouveau concours est organisé pour l'achèvement des halles et marchés toulousains. Charles Cavé est choisi.

Une des hallette, encore en place aujourd'hui bien qu'en partie transformée, montrent quel a été le parti pris par le constructeur : 16 colonnes en fonte disposées sur deux rangées supportent une charpente métallique et un toit à croupe recouvert de tuiles. Les colonnes et les piliers d'angle portent l'inscription de la fonderie toulousaine Beillan frères. Le décor est uniquement présent sur les chapiteaux des colonnes qui portent des motifs de feuilles.

Très vite, en 1894, la hallette qui accueille le marché journalier est transformée pour mettre les marchands à l'abri des intempéries et permettre le dépôt des marchandises sans crainte des vols. Les côtés sont fermés par un mur en brique. Quatre portails en fer complètent l'installation. Une marquise faisant le tour du bâtiment a été ajoutée ultérieurement. Au centre, la fontaine en fonte provient des ateliers G.H.M. de Somevoire. C'est sans doute une réédition d'un modèle ancien. La hallette nord est démolie lorsque sont construits les bains douches en 1931.

La hallette sud est le seul exemple de marché couvert métallique qui subsiste à Toulouse sur les trois construits en 1892 ; la halle aux grains ayant perdu sa structure métallique intérieure. Elle accueille encore aujourd'hui un marché alimentaire, du mardi au dimanche, de 6 heures à 13 heures.